

La Grande Guerre vue par les musiciens

Ce blondinet bouclé aux yeux bleus et aux joues roses prend la pose avec tout ce qu'il faut, ses soldats, ses fusils, son tambour. La mignardise de son visage, l'ingénuité de son regard, sa docilité patiente et son sourire timide participent à la candeur de l'enfance. Les figurines qui l'accompagnent représentent quatre grenadiers hongrois, trop grands pour lui d'ailleurs mais peu importe. Ils ont la raideur altière qui sied à leur fonction, celle d'appartenir aux unités d'élite de l'infanterie. L'enfant porte leurs attributs, qui détonnent sur sa robe blanche à collerette : un bonnet d'ourson à sa taille, des sangles croisées sur la poitrine, une épée sur le côté gauche. Bien sûr la mise en scène ne relève pas du hasard. Sa main gauche est affectueusement posée sur un soldat. De la droite, il tient avec fermeté un fusil ; un autre repose à terre. Le drapeau autrichien, toujours en vigueur avec ses trois bandes horizontales, une blanche insérée entre deux rouges, est bien en vue au premier plan. Partenaire musical des fantassins depuis le xvi^e siècle, un tambour est posé à ses pieds, renversé sur ses baguettes. Il ne manque qu'une trompette à la scène, mais peut-être n'est-elle pas loin.

Cette toile fut exécutée par le peintre autrichien Ferdinand Georg Waldmüller (une reproduction simplifiée est présentée page précédente). Professeur à l'Académie de Vienne, ce principal représentant de l'esthétique *Biedermeier*¹ est à la fois portraitiste de la vie bourgeoise et paysagiste renommé. Ses œuvres font montre d'un réalisme poétique et heureux souvent anecdotique, cette miniature en témoigne. Réalisée en 1832, elle est un portrait de cour, c'est-à-dire un genre hautement codifié avec lequel on ne plaisante pas. Le cadre dans lequel le bambin se trouve est domestique. Il s'agit du bureau de son grand-père l'empereur François I^{er}, dans le château impérial où sa famille se repose les mois d'été à Baden en Basse-Autriche. Les tableaux qui encombrant la table sont ceux de ses proches, l'archiduc Ludwig et la princesse Élisabeth de Savoie-Carignan. Les dimensions réduites de la toile ajoutent à l'intimité de l'image.

Pour l'instant l'enfant n'a que deux ans mais une fois adulte, il mettra vite en application pratique ce pour quoi il a été si tôt formé. Voici François Joseph, le futur empereur d'Autriche et roi de Hongrie, dont la conduite des affaires d'État sera autoritaire sa vie durant. Soixante-huit ans de règne, qu'il mènera d'une main de fer et d'une autorité irréfragable, tambour battant justement. Mais avait-il suffisamment mesuré les conséquences politiques et humaines que sa décision allait entraîner quand il choisit, le 28 juillet 1914, de déclarer la guerre à la Serbie ? Le jeu des alliances, sans compter celui des intérêts économiques, politiques et géostratégiques, aggravait la situation en provoquant une réaction en chaîne sans précédent. L'Europe brûlait ses vaisseaux et s'engouffrait corps et âme dans un engrenage belliciste que rien ne pourrait arrêter. Une guerre qui ne serait ni courte ni glorieuse pour personne, contrairement aux prévisions des chefs d'État, des généraux et des profiteurs divers obstinés dans leur folie.

1. Actif en Allemagne et en Autriche, le courant *Biedermeier* s'étend de 1815 à 1848 environ. Qualifié de petit-bourgeois parce que terre-à-terre et conservateur, il prône l'ordre et la discipline, la morale et le respect de l'autorité, tout en développant le culte de la famille et du foyer (l'esthétique nazie s'inspirera même des portraits de famille dont il propage la mode). Le style *Biedermeier* interfère sur la littérature et le théâtre, la peinture et l'architecture, le mobilier et la mode, mais aussi sur la musique. Le terme *Biedermeier* peut se traduire par « brave Meier » (*Meier* étant un patronyme aussi courant en Allemagne que Martin, Dupond ou Durand en France ; il résulte d'une déformation de *Meister*, « maître »). Voir également la note 75, p. 34 de ce numéro.

tant d'âpreté et de dissonances. Le piano finit seul comme il avait commencé (*perpendosi*), et termine par une tierce picarde à laquelle il est difficile de croire.

Ces pages de beauté sévère, d'austérité glaçante et glacée, impressionnantes au sens étymologique du terme – c'est-à-dire qui laissent une « empreinte » –, font plus que restituer la douleur vécue ; elles nous la font vivre par musique interposée. C'est aussi une façon de montrer que la tragédie, et c'est heureux, ne peut ni ne doit, ou du moins ne devrait se banaliser.

(L'Église catholique espérait la paix mais ne décourageait pas de prendre les armes ; en revanche elle resta circonspecte puisqu'elle comptait des ouailles dans les deux camps ensanglantés. Au lendemain de la guerre, elle réorientera ses positions en supprimant le purgatoire de sa catéchèse et de ses sermons. Mais aucune rhétorique ne pouvait éluder l'enfer ; application pratique aidant, soldats et population civile avaient bien compris de quoi il retournait.)

Les enfants à l'ombre de la guerre

Avec les enfants non plus, il n'est pas perdu de temps pour les mettre à l'heure des hostilités. En septembre 1914, le ministre de l'Instruction publique, Albert Sarraut, écrit dans le *Bulletin de l'Instruction primaire de Seine-et-Oise*, pour préparer la rentrée des classes qui aura lieu deux mois après la mobilisation :

La parole du maître dans la classe évoquera d'abord le noble souvenir de ces morts pour exalter leur exemple, en graver la trace dans la mémoire des enfants. Puis, à grands traits, sobrement, clairement, elle dira les causes de la guerre, l'agression sans excuse qui l'a déchaînée, et comment, devant l'univers civilisé, la France, éternel champion du progrès et du droit, a dû se dresser encore avec ses alliés valeureux pour repousser l'assaut des barbares⁵² modernes.

Dès l'école primaire donc, que les enfants sont quatre millions et demi à fréquenter en 1914, tout se règle au diapason du conflit : les dictées, les leçons de morale, les lectures, les rédactions, et les exercices d'arithmétique où l'on calcule la production des obus et la vitesse de tir des canons.

En guise d'application pratique, les garçons manient des fusils en bois pendant les récréations. En 1915, un dessin de Francisque Poulbot représente un gamin des rues qui boude en regardant ses chaussures, tandis que ses camarades se battent plus loin : « Oh moi, c'est avec des vrais petits boches que je voudrais jouer à la guerre ! » En 1916, *Les Étrennes de la guerre* d'Henri Jules Jean Geoffroy mettent en évidence la fascination des enfants pour des armes-jouets exposés dans une échoppe⁵³. La culture de guerre de l'époque révolutionnaire s'est transmise à celle républicaine.

Afin qu'elles ne soient pas en reste, on dépêche les filles de coudre et de tricoter pour les soldats ; la séparation des sexes n'attend pas.

Et parce qu'ils ont appris à lire et à écrire, les enfants ont la possibilité de correspondre avec leurs pères devenus soldats. Inversement, c'est parce que l'instruction est obligatoire en France depuis la loi Ferry de 1882, que ces hommes alphabétisés ont la capacité de lire les lettres qu'ils reçoivent, mais aussi celle d'y répondre. Un lien social et familial fort est entretenu par ce biais. Oui, mais pour quel bilan...

52. La propagande quelle qu'elle soit œuvrait, comme toujours, en démonisant le camp adverse tout en blanchissant et en valorisant son propre camp. Et ce d'autant plus que le procédé fonctionnait à plein auprès des populations, intellectuelles y compris. Le 8 août 1914, au cours d'une séance tenue à l'Académie des sciences morales et politiques, Henri Bergson parle de « lutte [...] de la civilisation contre la barbarie ». L'expression a toujours autant de succès aujourd'hui. Léon Werth écrit dans *Clavel soldat* : « Les philosophes participent aussi à la guerre. Les philosophes officiels de la République. Ils font sur l'Allemagne inassouvie et sur la France humaniste des dissertations scolaires avec une âme subitement acquise de polémiste. »

53. Voir les illustrations complémentaires, p. 42 de ce numéro.

Illustrations complémentaires

Les illustrations proposées ici sont en rapport direct ou non avec les œuvres précédemment commentées. Conformément aux directives éditoriales, l'ordre adopté est celui alphabétique des noms d'auteurs, et non celui chronologique de l'achèvement des œuvres. Il en sera de même pour les livres cités dans la bibliographie.

La Grande Guerre et la musique

Maison 1812, Couturier, successeurs Pelisson, Guinot & Blanchon, *Clairon de l'armistice*, fin du XIX^e siècle, Paris, musée de l'Armée, cuivre et nickel

Remarquable pour son agilité et sa facilité d'émission, le clairon à pistons est l'instrument des sonneries militaires, de la transmission des ordres, des messages, des alertes. Stravinski l'utilise dans *L'Histoire du soldat* (1918), Sergueï Prokofiev dans *Lieutenant Kijé* (1933). Il est bien sûr très présent lors de la Grande Guerre⁸⁵. Celui-ci a beau être un cuivre comme les autres, il possède une valeur symbolique qui le rend en un sens émouvant. Il a été utilisé à La Capelle dans l'Aisne, par le caporal Pierre Sellier du 171^e régiment d'infanterie, pour marquer le premier des cessez-le-feu le 7 novembre 1918 à 21 heures – informations gravées à même le métal. Ce « clairon de la victoire » a été offert par son propriétaire au musée de l'Armée en 1926. La première de couverture de cet ouvrage en propose une reproduction.

Anonyme, *Ravel soldat*, 1916, Paris, Archives B.N.F., photographie, H. 0,90 ; L. 0,65 m

En dépit de son exemption du service militaire, de problèmes de santé divers, de son poids plume et de sa taille réduite (il mesurait un mètre soixante-et-un), Ravel fait tout son possible pour participer aux combats. Suite à de multiples démarches, il finit par conduire un camion militaire près de Verdun dès mars 1916, mais il est démobilisé l'année suivante après avoir contracté la dysenterie. Il existe plusieurs clichés du compositeur portant l'uniforme. Il est ici englouti par un gros manteau en peau de bique qui permet de résister au froid, et qui est porté par les conducteurs d'engins automobiles et les aviateurs – et par Bécassine dans *Bécassine chez les Alliés !* Ravel écrit dans une lettre à Jane Bathori datée du 6 avril 1916 : « Je suis bien loin de Paris, bien loin de la musique ; je suis un poilu en peau de bique, casqué, masqué, qui se promène en auto sur des routes rébarbatives, jusqu'au sein de la "lutte gigantesque". »

Anonyme, *Démontage des orgues de la cathédrale d'Amiens*, entre 1914 et 1918, Charenton-le-Pont, médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, photographie, H. 13 ; L. 18 cm

La situation est peu banale : les tuyaux de l'orgue de la cathédrale d'Amiens ont été déposés par familles et par tailles à même le sol. Les bancs et les autres meubles d'église

85. André Pézard dans *Nous autres à Vauquois* (1917) : « Le chevrottement des cuivres me rappelle le temps où, parmi les herbages et les peupliers de la Sarthe, je manœuvrais moi-même comme jeune soldat : les éclats grêles du clairon bondissant dans les lointaines verdure me faisaient rêver d'une guerre "fraîche et joyeuse". » Mais aussi : « Les deux clairons continuent à sonner. Jamais sonnerie plus maladroite ne nous a fait ricaner à la caserne ; coupées de couacs, détonantes et clopinantes, deux charges essaient en vain de s'accorder, se dépassent, s'attendent, se heurtent, se rattrapent, en une cacophonie enfantine. Malgré le tragique de la nuit sur cette hauteur glacée, [...] j'ai une envie nerveuse de rire au son de cette pitoyable charge, qui boite, si maigre, dans l'air infini. »

Suggestions de lecture

Musique DEBUSSY, Claude (1862-1918). *Correspondance*, Paris : Gallimard, 2005

Une langue fluide, acérée, brillante, dont *Monsieur Croche* nous donnait un bel aperçu. Debussy a de réels talents d'épistolier et ses lettres se lisent comme un roman – mais les honneurs de la « Collection blanche » de chez Gallimard ne relèvent en général pas du hasard. Il y a de quoi puiser à foison sur le compositeur, sur son œuvre, sur les activités musicales du moment. Les années 1914-1917 enseignent beaucoup sur la vie du musicien pendant la guerre.

Littérature Une abondante littérature de guerre voit le jour jusqu'au milieu des années 1930, surtout en France. La liste proposée ci-après est donc sélective et l'on me pardonnera les titres qui ne sont pas cités. En dehors de William Faulkner et de Dalton Trumbo, n'ont été retenus que les auteurs ayant connu la guerre, au front ou à l'arrière ; mais les livres récents sont nombreux et souvent brillants¹⁰³.

France BARBUSSE, Henri (1873-1935). *Le Feu* (1916), Paris : Le Livre de Poche, 1992

« Journal d'une escouade » rédigé par un blessé en convalescence à partir de notes prises sur le vif. Le récit est naturaliste, brutal et sensible : Barbusse fut surnommé le « Zola des tranchées ». L'argot militaire a été conservé. Prix Goncourt 1916.

Otto Dix s'inspirera de cet ouvrage dans une toile exécutée en 1936, *Flandres*, alors qu'il est inquiété par les nazis au pouvoir.

BARTHAS, Louis (1879-1952). *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris : Découverte, 2003

Ce caporal mobilisé au 280^e d'infanterie a connu le pire, Notre-Dame-de-Lorrette, Verdun, la Somme, le Chemin des Dames¹⁰⁴. Ses carnets qui couvrent toute la guerre sont captivants.

103. Par ordre chronologique de parution : *Le Boucher des Hurlus* de Jean Amila (Paris : Gallimard, 1982), *Le Der des ders* de Didier Daeninckx (Paris : Gallimard, 1984/1986), *Comme neige au soleil* de William Boyd (Paris : Seuil, 1983/1994), *Un Long Dimanche de fiançailles* de Sébastien Japrisot (Paris : Denoël, 1991), *La Chambre des officiers* de Marc Dugain (Paris : Jean-Claude Lattès, 1998), *Les Âmes grises* de Philippe Claudel (Paris : Stock, 2003), *Cris* de Laurent Gaudé (Arles : Actes Sud, 2004), *Dans la guerre* d'Alice Ferney (Arles : Actes Sud, 2005), *Le Chemin des âmes* de Joseph Boyden (Paris : Albin Michel, 2006), *14* de Jean Echenoz (Paris : Minuit, 2012), *Au revoir là-haut* de Pierre Lemaitre (Paris : Albin Michel, prix Goncourt 2013), *Le Collier rouge* de Jean-Christophe Ruffin (Paris : Gallimard, 2014), *Courrier des tranchées* de Stefan Brijs (Paris : Éloïse d'Ormesson, 2015), *Un si joli mois d'août* de Pierre-Étienne Musson (Paris : Denoël, 2016), etc. Les prix littéraires sont devenus garantie de succès au lendemain de la guerre.

104. Les dames en question étaient les « Dames de France », c'est-à-dire les filles de Louis XV qui se rendaient au château de la Bôve depuis Paris. Rendu tristement célèbre par l'échec de l'offensive Nivelles en avril 1917, ce chemin est musicalement lié à la *Chanson de Craonne*, issue d'une valse de René Le Peltier et de Charles Sablon, *Bonsoir m'amour*. Écrite en 1911 dans le goût sentimental du café-concert, elle s'adapta à divers textes et contextes (les chansons et spectacles étaient bien évidemment soumis à la censure pendant la guerre), avant la version définitive qu'en donna Paul Vaillant-Couturier en 1934. Un bel exemple de parodie moderne !

La Grande Guerre vue par les musiciens

Avant-propos	5
Programme d'écoute	7
La Grande Guerre vue par les musiciens	9
Un choral emblématique	11
Vaillante Belgique	15
Le courage à l'italienne	17
Chers amis, chers disparus	18
Pondération	21
De la suite dans les idées	23
Partageons nos soupirs	24
Les enfants à l'ombre de la guerre	26
L'art, un refuge ?	32
Paix à leurs âmes	36
Illustrations complémentaires	38
La Grande Guerre et la musique	38
La Grande Guerre et la peinture	39
Une curiosité	44
Suggestions de lecture	46
Musique	46
Littérature	46
En pratique	54